

CONVERTIR LA TERRE BRÉSILIENNE*

Paulo de ASSUNÇÃO**

«Je considérerai les divers personnages : d'abord les hommes qui habitent cette terre, hommes si divers dans leurs apparences et leurs attitudes : les uns blancs, les autres noirs ; les uns en paix, les autres en guerre ; les uns en pleurs, les autres riant, les uns en bonne santé, les autres malades ; les uns en train de naître, les autres en train de mourir etc.

Ensuite, je considérerai comment les personnes divines, assises sur le trône de leur divine Majesté contemplent la Terre où tant de peuples sont plongés dans un aveuglement si profond, et meurent, et descendent en enfer».

Expériences spirituels. St. Ignace de Loyola.

Dans la Genèse, l'homme habite le Jardin d'Eden, paradis des délices planté pour que l'homme en prenne soin. Mais, après la "Chute", il faudra cultiver les terres, rendre fertiles les espaces incultes, élever des animaux ; dans sa nouvelle condition, l'être humain sera obligé de travailler pour se nourrir. Conquérir le monde de la nature, c'est faire d'un monde brut et en désordre, un monde cultivé et religieux, adapté aux nécessités biologiques humaines ; c'est recréer, grâce au génie humain, le Jardin d'Eden, le paradis perdu de toutes les nourritures. Le Moyen Age chrétien a adopté cette vision duale de l'espace où le sacré s'oppose au profane.

Comme l'a très bien montré Mircea Eliade, les espaces sacrés deviennent les points fixes qui permettent d'orienter le chaos du monde¹. Dans cette perspective, un habitat stable est le commencement de la réorganisation d'une confusion née d'une errance continue. Il facilite la culture de la terre qui prendra un aspect déjà sacré en permettant à l'homme d'y vivre. Dans le contexte religieux chrétien, la nature, rendue espace civilisé, devient réminiscence de l'espace sacré primordial. Elle

* Traduit du portugais par Jacqueline Donel

** Titulaire d'une maîtrise de l'Université de São Paulo.

¹ Eliade Mircea, 1965, Le sacré et le Profane.

est inséparablement liée au religieux. La nature convertie est plus proche de la transcendance que tout le monde sauvage parce qu'elle est utile à la subsistance de l'homme, parce que cette nature ne prend sa valeur et son sens que comme réserve utilisable sans limite pour la subsistance des hommes.

Frederick Turner analyse la conduite des conquérants espagnols en Amérique en montrant combien ils ignorent la nature parce que "les chrétiens nient toute vie spirituelle à la plus grande partie du monde". Tout se passe comme si le monde n'était que "matière sans vie intérieure, sans loi, sans spiritualité" n'existant que pour le plus grand bien des "civilisés"¹. Les pratiques belliqueuses de la conquête, l'impossibilité des conquérants de reconnaître d'autres cultures, ne peuvent que se renforcer de l'idée que la nature est utile et utilisable et que les Européens sont supérieurs aux habitants du Nouveau Monde qui, de plus, n'avaient même pas d'ordre social centralisé². "L'autre" n'est donc pas reconnu ; l'évangélisation n'est que l'une des agressions qui mèneront à la conquête avec appropriation du sol, choix des lieux où implanter les premiers bourgs et villages fixes, signes tangibles et visibles de la conversion des indiens au christianisme. Quant à la conversion du monde naturel elle sera destructuration des relations culturelles indigènes pré-existantes³.

Pour les premiers jésuites, il était impératif de fixer les bases de l'activité missionnaire. Pour eux, le choix de sites appropriés pour y construire leurs propres maisons est signe de la lente avancée de la présence chrétienne sur ces nouvelles terres. Il révèle que l'occupation de l'espace est le premier pas de la conversion d'un monde chaotique en monde civilisé, c'est-à-dire chrétien. Les premiers centres de peuplement vers lesquels les jésuites se dirigent, ou qu'ils vont fonder, apparaissent donc comme des îles de chrétienté au milieu d'un territoire immense où régnaient une nature sauvage et un peuple hostile.

Mais les jésuites devaient ensuite mettre leur empreinte personnelle sur ces centres de peuplement, se différencier ainsi des autres ordres

¹ Turner Frederick, 1990, p. 168.

² Sur ce thème de la supériorité de l'ordre social centralisé autour d'une autorité, voir : Koshiba Luis, 1988, p. 25.

³ Romano Ruggiero, 1971, p. 23.

religieux. Cette action était caractérisée par la construction de petites églises et de maisons pour les jésuites, puis, plus tard, par l'installation de collèges ignaciens. Il s'agissait de christianiser le paysage et de rendre habituelles, bénédictions, processions et messes¹.

D'ailleurs, le monarque portugais Jean III, dans son désir de centralisation du pouvoir et d'unification culturelle avec la métropole, appuyait cette occupation effective des terres littorales. Les institutions religieuses dépendaient économiquement du pouvoir temporel, surtout en ce qui concernait la construction des édifices religieux².

Villes, collèges ou maisons de jésuites, nés de l'implantation des peuplements, sont ainsi modèles de prise de possession qui confirment à la fois le pouvoir de la couronne portugaise et l'intervention catholique dans ces espaces incultes³. Dans la possession de la terre, il y a un "avant" et un "après" de l'utilisation des fruits du monde naturel et de ses richesses tant désirées.

Vicente Rodrigues observe que le choix d'un site ou de terres nécessaires à l'installation d'un peuplement ou d'un collège se faisait de façon méticuleuse, puisque la fonction d'un bon territoire n'était pas seulement de garantir la survie des membres de la Compagnie, mais surtout d'y "dire la messe, d'y confesser, d'y enseigner la doctrine chrétienne". La catéchisation ne pouvait se développer qu'en réunissant dans un même lieu plusieurs tribus pour élever et donner un enseignement à tous les jeunes du pays⁴. Le travail de catéchèse allait, donc, de pair avec la domination effective sur les terres ; c'est ce que désirait le pouvoir portugais.

C'est ainsi qu'en créant bourgs et villages, l'espace béni de Dieu devenait sacré puisqu'il était occupé religieusement par ses habitants ; il se séparait de l'espace profane inculte et hostile que l'européen n'avait pas encore converti totalement en l'occupant. Conquérir la terre posait,

¹ Meihy José Carlos Sebe Bom, 1975, p. 93.

² Boyer Charles R., 1981, p. 100.

³ Hoornaert Eduardo, 1974, p. 33.

⁴ Leite Serafim, 1954, 4 vol. cf. donation de la Sesmaria de "Água dos Meninos" par le gouverneur Tomé de Sousa au P. Manuel da Nobrega, Bahia, 21 oct. 1550, vol I, p. 195.

donc, métaphoriquement, les bases concrètes nécessaires à la réorganisation du désordre régnant sur les terres du Brésil où Satan avait semé ses mensonges¹. Dans la lettre écrite de Pernambuco par Antonio Pires à ses frères de Coimbra, le jésuite montre bien la lutte entre le Bien et le Mal et la nécessité de détruire l'hégémonie du Diable sur les terres comme sur les hommes afin d'installer le pouvoir de Dieu². Le diable, vaincu et expulsé d'un espace précis, pouvait céder la place au contrôle divin sur la nature montrant ainsi, de façon visible, les bienfaits que la conquête pensait apporter aux indigènes. Les descriptions des effets de cette véritable conversion de l'espace par le chrétien sont associées à des références à la Genèse : le monde découvert devient ainsi un monde naissant, créé à partir du moment originel et recréé par la conquête.

Villes et villages, nouvellement fondés, symbolisaient la concrétisation d'une coupure dans le tout homogène de la nature. Dans l'optique jésuite, les deux espaces distincts, celui de l'ordre et celui du désordre, étaient à convertir. Mais, si "Nature" et "Culture" s'opposent, c'est que plus une terre est éloignée de la nature, plus elle est civilisée. "La nature est quelque chose de brut qui attend purification de la part des chrétiens"³.

Puisque la référence catholique est le paramètre selon lequel se définit la culture, tout ce qui est extérieur au catholicisme est classé d'après son degré de proximité, par rapport au modèle chrétien. La nature purifiée sera incorporée et régie par le christianisme.

Les nouveaux lieux d'installation et de peuplement, avec le nettoyage du sol qu'ils exigeaient, parce qu'ils remplaçaient la végétation native par une flore cultivée, pasteurisée, choisie par l'homme, aidaient à la construction de l'édifice chrétien, si bien que destruction devenait synonyme de conversion.

Les lettres de Manuel da Nobrega, écrites peu de mois après son arrivée au Brésil, laissent entendre l'importance attachée à ces moments de fondation et d'installation des maisons de l'Ordre de St. Ignace. Le choix des sites ne se fait que dans une vision complexe qui doit répondre à tous les problèmes qui se posent : il ne faut pas que deux églises soient

¹ Souza Laura de Mello, 1993, p. 21-57 ; 1989.

² 2 août 1551 in : Leite Serafim, op. cit., vol I, p. 256.

³ Neves Luiz Felipe Baêta, 1978, p. 41.

trop proches, il faut un espace assez vaste pour cultiver des jardins alors que la côte est très vallonnée. Il est nécessaire, aussi, de prévoir des possibilités d'extension et il est bon qu'il y ait déjà un petit village indigène où les jésuites ont pu s'installer et commencer à baptiser. Il y a aussi besoin d'eau pour le collège aussi bien que pour les cultures et les vergers. Nobrega en discute avec le Gouverneur qui lui fait seulement remarquer que l'endroit choisi a l'inconvénient de ne pas se trouver à l'intérieur de la ville de Bahia et peut devenir dangereux en cas de guerre avec les indigènes¹. Le site choisi n'est donc pas seulement choisi comme lieu d'habitation. Dieu n'habite pas seulement dans l'Eglise. Tout l'établissement est marqué par le Christ ; ce refuge, où le combat est possible, montre l'aspect belliqueux exigé par la stratégie de catéchèse, qui doit se développer rapidement, face à une population fort nombreuse. Un abri provisoire est, d'abord, nécessaire pour pouvoir, ensuite, s'étendre en combattant pour gagner plus de terrain et augmenter les possibilités de ravitaillement en produits agricoles et en eau potable. Ne sont oubliées ni les évaluations sur la qualité des sols afin que les jésuites puissent avoir leurs jardins potagers et élever des animaux, ni les facilités d'accès à la mer afin d'en recevoir les matériaux de construction pour les maisons. Il est clair que le peuplement est d'abord un peuplement agricole mais que, pour fonctionner, il ne faut pas qu'il soit trop loin de la mer.

Le littoral offre les richesses de la pêche et c'est aussi grâce à lui que les communications se font avec l'Europe. Il était très pénible de vivre loin d'un fleuve ou de la mer. Indigènes et colons se nourrissent de poisson et, lorsqu'il y avait la crainte d'attaques de tribus ennemies, la faim règnait parce que personne ne pouvait aller pêcher².

Le frère Antonio Blazquez, dans un rapport envoyé en 1556³, raconte comment les jésuites du bourg de Tubarão ne survivaient que très péniblement parce que la fondation était dans le serrão, c'est-à-dire loin de toute possibilité de pêche. Mais les terres littorales s'épuisaient vite car aucune jachère n'était pratiquée. Le jésuite Ambrosio Pires prétendait

¹ Leite Serafim, op. cit. : lettre de Manuel da Nobrega à Simão Rodrigues, Bahia : 9 août 1549 - vol. I, p. 125/126 et 15 avril 1549, vol. I, p. 118.

² Schwartz Stuart, 1995, p. 42.

³ Cité par Leite Serafim, op. cit., vol II, p. 259.

même qu’après deux ou trois ans de culture, la terre devenait stérile¹ ; il était alors indispensable de s’enfoncer vers l’intérieur puisque les évangélisateurs n’avaient aucune formation qui leur eût permis de se tirer d’affaire autrement.

Cet aspect très utilitaire de l’espace chrétien était en complète opposition avec les relations que les indigènes entretenaient avec la nature. Ceux-ci la regardaient sous son aspect magique et attribuaient aux faits concrets des significations surnaturelles. Pour les Indiens, l’espace n’avait aucune limite physique ; dès qu’un village existait il s’intégrait à la nature ; la flore et la faune suffisaient pour leurs besoins de tous ordres. Une occupation planifiée comme l’était l’occupation chrétienne, anxieuse de s’intégrer dans une histoire du monde, révélait, en général, une profonde méconnaissance de l’espace structuré par la culture indigène. Indirectement, cette occupation provoquait alors la mort biologique et culturelle de l’indigène. Comme l’écrit Neves², “il n’y a qu’une seule culture, un seul savoir : le christianisme”. Et comme seuls des hommes cultivés peuvent donner un nom aux choses et aux gens, la mission des jésuites était de confirmer cette vérité fondamentale.

Conception évidemment ethnocentrique, renforcée encore par les liens étroits maintenus avec le Portugal. Les premiers colons durent apprendre à connaître une nature apparemment inerte et sans richesse facile. Mais, ils avaient le pouvoir de nommer “ports, caps, baies, lieux habités” pour domestiquer toute la terre et rappeler que le souvenir et la coutume valaient plus que l’espérance et la surprise³. Le renouveau spirituel donné ainsi à la nature coloniale, à travers ce rite de purification, symbolisait son admission dans l’horizon chrétien.

Les déplacements des groupes indigènes, qui déconcertaient les jésuites, leur semblaient prouver une infériorité face au monde de la nature. La nécessité de se déplacer vers des régions plus riches pour trouver de la nourriture indiquait une dépendance totale de l’homme indigène par rapport à son milieu et pas du tout une harmonie entre eux.

¹ Pires Ambrosio, 1988, p. 167, lettre écrite de Salvador de Bahia le 15 juin 1555. Pires, à l’époque, était au Brésil depuis 2 ans. Il retourna au Portugal en 1558 et quitta les Jésuites en 1568.

² Op. cit., p. 49.

³ Holanda Sergio, 1992, p. 146.

La culture chrétienne ne pouvait pas admettre une dépendance qui entraîne des migrations. L'harmonie avec la nature n'avait qu'un seul modèle biblique, celui du Jardin d'Eden. La vie nomade est un genre de vie inférieur à celui de ceux qui pratiquent l'agriculture sédentaire. L'homme doit modifier le monde naturel et le rendre cultivable afin de planifier la vie matérielle en rendant positif ce qui, apparemment, paraît négatif comme, par exemple, les nécessités biologiques. Le monde indigène ne savait pas contrôler son milieu de vie. L'absence de travail impliquait, aussi, l'absence de ressources monétaires et, par conséquent, l'absence d'aumônes...

Pour résoudre ce problème, il fallait que les jésuites imposent aux indigènes une perception nouvelle du monde de la nature : ils devaient rendre la nature cultivable, se l'assujettir.

La structure de la société tribale et sa culture a donc été profondément affectée par l'influence de la culture européenne qui s'impose en imposant un système pratiquement esclavagiste jusqu'alors tout à fait inconnu dans les relations entre les tribus. La colonisation entraînait la désagrégation des structures socio-culturelle des tribus et ne pouvait pas l'éviter puisque "conquérir c'est assujettir" à un modèle chrétien portugais cette sorte de "table rase" indienne" rencontrée au Nouveau Monde¹.

La terre, source de richesse et de nécessaire pour survivre, est aussi source de guerres. Bois et forêts deviennent alors dangereux puisqu'ils sont parcourus par des gens qui ne sont pas civilisés ; les Indiens sont proches de l'animalité du monde naturel. La forêt, qui échappe au pouvoir temporel comme au pouvoir spirituel, se présente comme une barrière contre les institutions ; elle représente avec l'errance et la bestialité tout ce qui est absence de modèle chrétien dans la conduite de la vie quotidienne. Survivance d'images chrétiennes médiévales, les images évoquées par les forêts étaient effrayantes. Colons ou indiens convertis, capturés par des tribus non converties, y rencontraient la férocité mortelle de l'animalité si bien décrite par Anchieta dans son "De gestis Mendi Saa" ou dans ses Lettres².

¹ Paiva José Maria de, 1982, p. 41-42.

² Anchieta José de, 1984.

L'éloignement des centres civilisés entraînait des périls toujours latents dont la perte de l'identité chrétienne n'était qu'un exemple entre beaucoup d'autres. Les forêts étaient loin du contrôle du monde civil et des institutions que la couronne portugaise essayait d'implanter et de rendre obligatoires. La pénétration vers l'intérieur obligeait de vivre avec les indigènes et, normalement, pouvait signifier la perte de références par rapport à certains points de la culture chrétienne du littoral. Si bien que la peur devant les forêts ne se réduisait pas seulement à la crainte des menaces de tribus hostiles. Les jésuites avaient surtout peur de retours à des modes de vie que ces forêts impliquaient et entraînaient : chrétiens de conduite peu sûre ou indigènes en voie de conversion étaient tout particulièrement menacés.

C'est ainsi que Nobrega raconte avec regret la situation qu'il avait rencontrée dans la capitainerie de Duarte Coelho où "le sertão est plein de fils de Chrétiens, jeunes et vieux, hommes et femmes qui vivent et sont élevés selon les coutumes des indigènes¹.

La peur des forêts écrasait donc les jésuites incapables de les conquérir faute de moyens. Une tribu ennemie pouvait, en les tuant, entraîner la déroute totale de Christianisme. De plus, la forêt refuge des fuyitifs et des expulsés, asile pour tous les vaincus et les malfaiteurs, représentait une réelle menace pour qui s'aventurait sur les sentes boisées où le démon était toujours présent puisque ces lieux n'étaient pas encore convertis.

Or la forêt présentait pour les indigènes un aspect tout à fait positif dans la mesure où elle fournissait la viande pour l'alimentation dans une économie qui ignorait l'élevage ; les fruits, les bois pour le feu ou de petites constructions ou pour l'artisanat étaient aussi fournis par la forêt. La nature non cultivée donnait aux jésuites, comme aux indigènes, toute l'alimentation dont ils avaient besoin lorsqu'ils allaient d'un bourg à l'autre pour créer de nouveaux lieux de catéchèse.

Finalement, la présence jésuite au Brésil peut être décrite comme un front de résistance contre la menace que les aborigènes de ces terres sauvages représentaient au milieu d'une flore et d'une flore que Dieu ne

¹ Leite Serafim, op. cit., lettre de P. Manuel da Nobrega à D. João III écrite à Olinda le 14 sept. 1551, vol. I, p. 290.

protégeait pas. La nature n'était pas mauvaise, mais seulement "abandonnée par Dieu" et pas encore transformée par les hommes¹

L'oeuvre des jésuites fut, avant tout, une entreprise de transformation de la nature, une nature hostile qu'il fallait détruire pour cultiver un nouveau monde amical. Mais ce travail ne pouvait s'accomplir qu'en assujettissant les indigènes. La foi fondait et confirmait l'autorité suprême de Dieu sur toute chose en y incluant le monde matériel. Dieu ordonne le monde physique. En montrant l'importance de ce monde naturel pour le développement chrétien de l'homme, les jésuites s'accordent avec le projet de colonisation chrétienne du monde et veulent, comme la couronne portugaise, étendre l'horizon de la chrétienté. En tenant compte des nécessités de l'alimentation, la leur comme celle des Indiens, semer la foi, pour les jésuites, revenait à convertir et transformer le monde de la nature pour la plus grande gloire de Dieu.

Références bibliographiques

- ANCHIETA, José [de] S.J. (1984) : *Cartas*, São Paulo, ed. Loyola.
- BOYER, Charles R. (1981) : *A Igreja e a Expansão Ibérica (1440-1770)*, Trad. portugaise de Maria Lucena Barros e Sà Conteiros-Lisbonne, ed. Setenta.
- ELIADE, Mircea (1965) : *le Sacré et le Profane*, Paris, éd. Gallimard.
- HOLANDA, Sergio Buarque [de] (1992) : *Visão de Paraíso*, São Paulo, ed. Brasiliense.
- HOORNAERT, Eduardo (1974) : *Formação da catolicismo brasileiro*, Petropolis, ed. Vozes.
- KOSHIBA, Luis (1988) : *A Honra e a Cobiça*, Thèse de doctorat, USP.
- LEITE, Serafim (1954) : *Cartas dos primeiros jesuítas do Brasil*, São Paulo, Comissão do IV Centenário da cidade de São Paulo, 4 vol.
- MEIHY, José Carlos Sebe Bom (1975) : *A Presenía do Brasil ne Companhia de Jesus : 1549-1649*, Thèse de Doctorat, USP.

¹ Neves, op. cit., p. 41.

NEVES, Luiz Felipe Baêta (1978) : *O Combate dos soldados de Cristo na Terra dos Papagaios*, Rio de Janeiro, ed. ForenseUniversitária.

PAIVA, José Maria [de] (1982) : *Colonização et Catechèse*, São Paulo, ed. Cortez.

PIRES, Ambrosio (1988) : *Cartas Avulsas*, Belo Horizonte/São Paulo Itatiaia, Edusp, vol 2.

ROMANO, Ruggiero (1971) : *Mecanismos da Conquista colonial*, São Paulo, Perspectiva.

SCHWARTZ, Stuart (1995) : *Segredos Internos, Engenhos e Escravos na Sociedade Colonial 1550-1835*, trad. Laura Teizeira Motta, São Paulo, ed. Cia das Letras.

SOUZA, Laura de Mello (1989) : *O diabo e a Terra de Santa Cruz, Feitiçaria e religiosidade popular no Brasil colonial*, São Paulo, Campanhia das Letras.

SOUZA, Laura de Mello (1993) : *Inferno Atlantico : demonologia e Colonização, séculos XVI-XVII*, São Paulo, ed. Cia das Letras

TURNER, Frederick (1990) : *O Espirito Occidental contra a Naturez*, Traduit par José Augusto Drumond en portugais. Rio de Janeiro, ed. Campus.